

L'errance comme négatif de la perte. Clinique de la précarité

Loïs Demange, Élise Pelladeau

DANS **PSYCHOTHÉRAPIES** 2025/3 Vol. 45, PAGES 170 À 185
ÉDITIONS **MÉDECINE & HYGIÈNE**

ISSN 0251-737X

DOI 10.3917/psys.253.0170

Article disponible en ligne à l'adresse

<https://shs.cairn.info/revue-psychotherapies-2025-3-page-170?lang=fr>



Découvrir le sommaire de ce numéro, suivre la revue par email, s'abonner...
Flashez ce QR Code pour accéder à la page de ce numéro sur Cairn.info.



Distribution électronique Cairn.info pour Médecine & Hygiène.

Vous avez l'autorisation de reproduire cet article dans les limites des conditions d'utilisation de Cairn.info ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Détails et conditions sur [cairn.info/copyright](https://shs.cairn.info/copyright).

Sauf dispositions légales contraires, les usages numériques à des fins pédagogiques des présentes ressources sont soumises à l'autorisation de l'Éditeur ou, le cas échéant, de l'organisme de gestion collective habilité à cet effet. Il en est ainsi notamment en France avec le CFC qui est l'organisme agréé en la matière.

Résumé

Après avoir exploré les enjeux de l'habité, cet article s'attache à questionner la fonction de l'errance dans le lien à l'autre.

Dans cette perspective, nous nous appuyons sur le cas d'une résidente, Andréa, hébergée en centre d'hébergement et de réinsertion sociale. De l'hypothèse d'une aliénation dans le contrat narcissique à celle d'une jouissance mélancolique, nous cheminons par l'intermédiaire de la rencontre transfero-contre-transférentielle, jusqu'à faire l'hypothèse de l'errance comme négatif de la perte.

Mots-clés

errance, mélancolie, négatif, contre-transfert, perte

Abstract

Wandering as a negative side of loss. Clinic of precarity –

After exploring the issues related to inhabiting, this article examines the function of wandering in the relationship to the other. In this perspective, we draw on the case of Andréa, a resident of a Social Rehabilitation and Housing Center. From the hypothesis of an alienation within the narcissistic contract to that of a melancholic jouissance, we progress through the transferential and counter-transferential encounter, ultimately formulating the hypothesis of wandering as the negative of loss.

Keywords

wandering, melancholy, negative, counter-transference, loss

L'errance comme négatif de la perte Clinique de la précarité

Loïs Demange
Psychologue clinicien, doctorant
URM RPPSY Poitiers Caps
Poitiers, France
lois.demange@univ-poitiers.fr

Elise Pelladeau
Psychologue clinicienne, MCU-HDR
URM RPPSY Poitiers Caps
Poitiers, France
elise.pelladeau@univ-poitiers.fr

Demange L., Pelladeau E. (2025). L'errance comme négatif de la perte. Clinique de la précarité. *Psychothérapies*, vol. 45(3), 170-185 | doi: 10.3917/psys.253.0170

Introduction

La question du sans-abrisme est d'actualité. Il a été estimé que près de 330 000 personnes¹ vivaient sans domicile en France, en 2023. Ce chiffre a plus que doublé en dix ans. Celui-ci passe à 1 098 000² si nous nous permettons d'y inclure les résidences principales en chambres d'hôtel, les habitations de fortune ainsi que les hébergements « contraints » chez des tiers. Il augmente à 4 156 000³ en y incluant les personnes vivant dans des conditions de logement très difficiles. Afin de répondre à cette augmentation, en 2018, le plan quinquennal pour le Logement d'abord et la lutte contre le sans-abrisme ont été lancés. En 2023, le plan Logement d'abord 2 présente une enveloppe supplémentaire à hauteur de 160 millions d'euros d'ici 2027. En amont, c'est le dispositif Un chez soi d'abord qui a vu le jour en 2011 en France, inspiré du projet Housing First initié à New York dans les années 1990. Ce dispositif est à destination des personnes souffrant de troubles psychiques et en situation de précarité locative, en errance locative.

Proposer le logement avant toute autre chose pose la question de la capacité de l'Être à habiter. Dans son étymologie latine, pouvoir *habitare* renvoie à être capable « d'avoir, de posséder », donc de pouvoir faire d'un espace le sien. Bley (2018, p. 241) nous rappelle très justement qu'*habitus* connaît une ancienne contraction, *male habitus*, qui a donné *naissance*

au terme « malade ». Le malade serait celui qui se trouve en « mauvais état » ou « en mal d'habiter son corps ». Cette question nous semble éminemment clinique. Dans cette perspective, nous nous permettons ici d'évoquer les racines latines de *loger* ; *locare* renvoie au fait de « placer », mais nous pouvons aussi nous référer à la loge du vieux francique « *laubja* » : un abri de feuillage ; ou de l'allemand *laube* : « avant-corps ».

Cet avant-corps est, en architecture, une partie du bâtiment faisant saillie sur une façade. Nous pourrions donc faire l'hypothèse que se loger constituerait le prémisses de ce qui peut amener au corps, donc à l'habiter. À l'image du nourrisson se logeant dans les bras de son parent, ce dernier permet, par ses faits et gestes, de loger, placer les différentes parties du corps érotique (Freud, 1905).

Eu égard à ces éléments, ce présent article viendra questionner les processus psychiques qui sous-tendent le fait de ne pouvoir élire un domicile fixe. Nous nous intéresserons à ceux dont l'errance semble parfois interminable, se logeant aussi bien dans la rue, qu'en squat ou dans des dispositifs temporaires. À l'aune du cas d'Andréa, 35 ans, prise en charge de façon hebdomadaire dans le cadre d'un centre d'hébergement et de réinsertion sociale (CHRS), nous interrogerons la fonction de l'errance : il sera question de l'envisager comme un refus de l'habitat (entendu au sens d'avoir et de posséder), pour en contourner la perte. Si Andréa se trouve également entre deux

1. Estimation FAP, 2023. Les sans-domicile, au sens de l'Insee, peuvent être sans abri, en habitation de fortune, en hébergement collectif, à l'hôtel, en CADA ou hébergés dans un logement associatif.

2. Source : Fondation Abbé Pierre : « l'état du mal-logement en France », 2024.

3. *Ibid.*

genres⁴ au moment où nous la rencontrons, ces éléments cliniques – certes importants – seront considérés en arrière-plan de notre réflexion.

1 – L'errance comme solution économique à la relation intersubjective

Pour commencer, il semble important de définir le concept d'errance d'un point de vue psychanalytique.

Différents facteurs viennent aujourd'hui contribuer à ce nouveau malaise dans la culture, où souffrance sociale et souffrance psychique s'entremêlent. En écho à la formule de Winnicott (1960), nous pourrions affirmer « qu'un individu isolé, ça n'existe pas » étant toujours « au moins à la marge d'un groupe, avec à l'horizon une appartenance ou une exclusion possible qui est, *in fine*, de nature politique » (Furtos, 2011). Ainsi, il nous est indispensable de penser l'individu au travers du prisme de sa précarité (Vandecasteele et Lefebvre, 2006), à la fois psychique et sociale.

Les politiques actuelles mettent l'accent sur la précarité matérielle, priorisant l'accès ou le retour au logement du sujet SDF. Le rythme imposé pour la résolution de la situation matérielle/sociale rend finalement la résolution d'autant plus incertaine, car en décalage avec la temporalité psychique qui parfois peut s'étirer. Cette dysrythmie n'est en effet pas sans conséquence dans l'espace clinique, et peut venir appeler les rétentions anales aussi bien du sujet que du thérapeute. La fin des

rencontres plane continuellement : relogement plus rapide que prévu, exclusion, manque de mesures pour continuer l'accompagnement, non-adhésion à l'accompagnement social, etc. Ce principe de réalité met à l'épreuve aussi bien le clinicien que la personne dans leur capacité à éprouver la perte (Searles, 1979).

Au sein du parcours du relogement, nous pourrions entendre la notion de demande d'hébergement comme une demande « d'hébergement dans la relation », notamment au clinicien (Colin *et al.*, 2012). Il nous paraît intéressant ici de conjuguer cette idée à la théorisation de Bion (1962) explicitée par Mellier (2006) où « le sujet “met” dans l'autre un “contenu”, il suit chez l'autre la réception de ce contenu, s'identifie à l'autre en recevant son “message”, et se maintient dans une telle relation contenant-contenu ».

Il est ici question d'intersubjectivité, que nous pouvons entendre sous les mots de Green (1975, p. 68) comme « l'objet de l'analyse dans le cadre ne doit être ni dans l'analysant ni dans l'analyste, mais dans l'espace potentiel de leur entre-deux, dans une nouvelle forme de réunion qui permette d'accéder à la métaphore de l'objet, qui n'est que l'objet du lien ; ni mien ni tien : lien ». Cette mise en jeu du lien permettrait un travail de représentation du self jusqu'à la « continuité d'être » winnicottienne qui ouvrirait à cette illusion cette possibilité de lien entre le sujet et son environnement (Mellier, 2006). En d'autres termes, il s'agirait de solliciter de nouveau l'éros dont son seul but est « un but de liaison » (Freud, 1940) lorsque le récit de ces individus

4. Andréa est en transition féminisante au moment où nous la rencontrons.

est parsemé « d'abandons précoces, des placements répétés en institution et/ou des expériences de maltraitance durant leur enfance (Felix, 2004) » (Farsaliotis et Stylianidis, 2019).

Ici nous pourrions faire la métaphore d'un accroissement des villes où les plus pauvres et/ou précaires seraient continuellement repoussés à la marge de celles-ci : leur ancrage aux abords des villes n'est que temporaire, dans l'attente d'être rejetés encore plus loin, ou bien investis d'un espoir d'être enfin reconnus intramuros (Senépart, 2011), et reconnus dans leur intrasubjectivité. L'habitat est donc temporaire, jamais réellement ancré dans le sol car à tout moment il faudra peut-être se déplacer, bouger, voire partir. Cette marge, ce toujours à la marge à propos des gens du « seuil » (Turner, 1990), au liminal du lien et de la subjectivité, nous amène à nous poser la question suivante : qu'en est-il du risque à se sédentariser ?

Dans cette perspective, Roussillon (2008) décrit « l'angoisse de non-appartenance » comme le risque de voir sa sécurité de base, les fondations de son habitation, déperir, celle-ci étant le reflet des défauts du *holding*, *bandling* winnicottien, donc originellement corporelle. Symboliquement, au cours de la vie du sujet, d'autres lieux prendront cette fonction du porté, de l'étreinte maternelle, venant ainsi rejouer à la fois le vécu de cette contenance – ou absence de celle-ci –, et la séparation, rupture d'avec ce portage.

De son côté, l'auteur Firdion (2006) a pu démontrer la présence récurrente, chez ce type de public, de dysfonctionnements intrafamiliaux se dénouant sur des ruptures. Nous pourrions donc conclure, en

nous appuyant sur les travaux de Audisio (1999), que les ruptures nouvelles font écho à d'anciennes.

L'errance se lirait alors comme une solution économique. À ce titre Jan (2016) propose le concept « d'errance essentielle » pour décrire ces états de désinvestissements objectaux. Il se réfère justement à la notion de « dépression essentielle » de Marty (1968), notamment dans sa dimension économique, pour décrire l'enjeu intersubjectif, ajoutant néanmoins la différence suivante : l'errance essentielle sacrifie le social. Jan (2016) décrit son concept comme le fait de « vivre paradoxalement, de façon mortifère, en condamnant son porteur à ne pas acquérir, à ne pas (se) développer, à ne pas construire, le maintenant dans des non-liens, des non-sens par lui seulement acceptables, à une vie sans projet, sans désir, dans laquelle la subjectivation n'advient que très partiellement ». Cette stratégie d'autoconservation coupe nettement tous liens avec l'extérieur avec l'espoir d'un « apaisement dans un aménagement du pire » (Declerck, 2001). L'errance pousse donc à ne pas lier. Elle s'entendrait donc comme une recherche d'abaissement des tensions, coûte que coûte, comme dans un au-delà du principe de plaisir (Freud, 1920).

2 – La demande d'hébergement d'Andréa

Ma première rencontre avec Andréa – son prénom a été changé afin de garder son anonymat – se fait lors d'un entretien d'évaluation avec un-e collègue travailleur-euse social-e pour donner suite à une orientation du service intégré d'accueil et d'orientation

(SIAO). Andréa a 35 ans, elle vit à la rue et se trouve en situation d'errance depuis bientôt cinq ans. Andréa intègre le centre d'hébergement et de réinsertion sociale (CHRS) au sein de la structure collective. Cinq jours après son arrivée, Andréa dit avoir subi des insultes homophobes dans la rue, à sa demande je la reçois ainsi « en urgence » le lendemain. Le rendez-vous initial était prévu une semaine plus tard. Andréa ne sera pas présente à ce rendez-vous « d'urgence », elle s'en excusera, et sera bien présente au premier/second rendez-vous.

Lors de cette première rencontre, face à face, dans le cadre psychothérapeutique, Andréa, genrée au masculin à l'époque, présente son désir de réaliser une transition féminisante car « je veux être une femme ». À côté de ce désir, Andréa me récite une vie de violences de la part de sa mère, de violences psychologiques et physiques. Celles-ci semblent avoir toujours existé, mais Andréa présente un moment de bascule à ses 4 ans lorsque sa mère aurait commencé à chuter dans une alcoolisation chronique. Andréa fera l'hypothèse que ces alcoolisations ont débuté en lien avec le décès de son frère aîné, décédé à 4 ans, deux ans avant la naissance d'Andréa. Le père est quant à lui inexistant dans ce premier récit. Ces éléments traumatiques semblent résonner avec le point de bascule qu'Andréa décrit, dans sa propre vie, cinq ans auparavant. Elle était en concubinage avec sa compagne, et le couple avait deux filles. Elle raconte qu'un soir, alors qu'elle décide de faire des heures supplémentaires à son emploi, son ex-compagne emmène la fille cadette chez la nounou. Lors du trajet, leur voiture est percutée par un poids lourd

qui a dévié de sa trajectoire. Sa compagne et sa fille décèdent sur le coup. Andréa explique alors avoir replongé dans l'alcool. Sa fille aînée est ensuite partie vivre chez les beaux-parents. Andréa n'en a, à ce jour, plus de nouvelles. Andréa me confie alors porter la culpabilité de leur décès. Sans me lâcher du regard, elle m'explique être particulièrement sensible au regard des autres, pour finalement me questionner sur ce que je pense de tout ce qu'elle m'a exposé. Mouvement qui n'est pas sans rappeler la fonction du reflet – ce que je vois/sais d'elle ? – à propos du stade du miroir, comme si Andréa était en attente d'une validation sur cette nouvelle constitution de « carte d'identité ».

Au regard des pouvoirs qui m'étaient imaginaires conférés par Andréa dans le cadre du transfert au travers de ses projections à mon endroit, et en m'établissant sur ses preuves qu'elle me présente oralement – cette culpabilité, cette faute –, elle semble attendre que je la nomme en ce lieu qu'elle semble déjà squatter, en attente d'officialisation, qui serait celui de la mélancolie ?

3 – Le surinvestissement de la filiation narcissique comme lutte contre l'inexistence

Dans sa propre transition, Andréa semble chercher son objet transitionnel (Winnicott, 1951, trad. 1975) lui permettant de s'émanciper de son identité masculine. Cet assujettissement à ce troisième corps – social, sociétal, culturel ou politique – auquel la question du genre renvoie (Marchand, 2024) devrait permettre « une

aide possible à la liaison de l'excitation sexuelle associée aux questions relatives à la différence anatomique des sexes dans ce qu'elle relève à la fois de l'identité et du choix d'objet ».

Son investissement au sein d'une association locale pour personnes en transition de genre fut en allers et retours, en prise et rejet. Tout d'abord investi comme l'objet idéal (Klein, 1926, trad. 1968) qui allait répondre à tous ses besoins, elle rejeta dans un second temps le groupe car il n'y a « que des hommes [...] c'est que des jeunes "pipi caca" ». Mais au-dehors, personne ne peut la comprendre, pas même sa référente : « Elle ne comprend pas ce que je vis. Après peut-être c'est parce qu'elle est trop jeune. » Andréa peine à s'inscrire dans le groupe, créant des ruptures nettes lorsque l'objet n'est plus en capacité de satisfaire. Elle demande justement à changer de référente car « incompetente » pour l'accompagner.

Aulagnier (1975) décrit le contrat narcissique comme étant un prérequis, pour le sujet, de l'inscription de sa place au sein du groupe. L'engagement dans ce contrat se concrétise par le partage et la transmission d'un commun, fait d'idéaux, de valeurs et d'une culture. Cette harmonie s'organise sur les principes du mythe fondateur du groupe, et permet à chaque individu, au travers de la tenue du discours unanime, de s'allier entre eux pour créer un ensemble. La dynamique identificatoire à l'œuvre dans le contrat narcissique, et par conséquent l'assujettissement du sujet au groupe, permet un étayage narcissique où peut advenir un « je ». C'est ainsi que, lorsque le groupe ne suffisait plus, Andréa se tournait vers une égérie de la communauté *trans* sur les réseaux sociaux, elle aussi ayant

fait une transition féminisante, de sa génération, elle aussi étant victime de propos transphobes. Jusqu'au jour où cette dernière poste une photo d'elle avec une paire de chaussures de la marque Dior. Andréa s'empresse alors d'invectiver l'indécence de cette influenceuse d'étaler sa richesse, pendant qu'Andréa peine à finir ses mois. Finalement, la cause LGBTQIA+ « n'est pas ce qu'on croit » dira-t-elle.

Désespérément en recherche d'une réponse adéquate et omnipotente, Andréa se tourne vers les réseaux sociaux qu'elle investit grandement, lui permettant plus aisément de prendre et de rejeter ce qui lui plaît et ne lui plaît pas/plus. Cela se matérialise finalement au travers de beaux jeunes hommes, notamment ceux ayant, comme elle, « la même vie pourrie ». Cette illusion d'une réponse adéquate à son désir de mêmeté, nous dit Roussillon (1997), participe alors à la création et la consolidation du contrat narcissique. Il définit néanmoins de façon quelque peu différente le concept de contrat narcissique, ce qui nous amène à introduire la notion de filiation narcissique de Guyotat (1980). Celle-ci étant traduite comme le fantasme de reproduction du « même », niant la séparation et la perte.

Cependant, lorsque autrui ne venait pas reconnaître ce contrat narcissique chez elle, Andréa pouvait s'écrier : « ils s'en foutent ou ils le font exprès. Ce n'est pourtant pas compliqué ! ». En effet, à diverses reprises Andréa poussa des coups de gueule au sein de nos rencontres, des coups à destination de ces autres qui la mégenrent. Elle vit chaque erreur comme un outrage à son identité, à sa souffrance. « Même elle, s'est trompée » me dit-elle à propos de

l'infirmière – investie comme sachante sur la question car ayant elle-même un enfant en transition –. De cette manière, si le retour du parent à la demande du nourrisson n'est pas adéquat, nous nous retrouvons dans l'agonie primitive (Winnicott, 1975). En cet état, cela suppose que le nourrisson soit en dehors de la filiation narcissique, comme en errance narcissique face à ces « béances de la filiation et de la généalogie » (Quesemond-Zucca, 2007). Bettelheim (1943) évoque une « situation extrême de la subjectivité » ; nous pouvons aussi parler de « honte à être », qui s'ajoute au « désespoir existentiel » et à « l'inhibition », les trois symptômes dans l'exclusion par Maisondieu (1997).

Roussillon nous explique que dans une logique de survie, le sujet va accepter de nouer un contrat narcissique aliénant avec l'autre, au risque de se retrouver dans une logique d'au-delà du principe de plaisir (Freud, 1920), impliquant la répétition du traumatisme. Nous pourrions ainsi faire l'hypothèse de ce retour constant, chez Andréa, à cet état de détresse et de recherche d'un autre répondant – parfaitement – à sa détresse. Cependant, cette recherche de l'autre, Andréa la déplore : « [la référente] ne m'encourage jamais. J'ai de la reconnaissance que quand je la provoque ». Précisant qu'elle doit lui « montrer », « rappeler » ce qu'elle a fait, réussi, « alors que l'interne du CSAPA, lui au moins, reconnaît ». À l'image du nourrisson qui, au travers de ses cris et ses regards, puis plus tard son langage, sollicite chez l'objet sa capacité à la « rêverie maternelle » (Bion, 1962), à sa « préoccupation maternelle primaire » (Winnicott, 1956, trad. 1989). Andréa s'avoue ainsi, malgré elle, dépendante à

cet autre dont elle ne peut se séparer pour espérer satisfaction, réparation, reconnaissance. Cette référente, cette « petite personne qui prend tout pour elle », ne lui laissant semble-t-il pas l'espace d'exister, renvoie Andréa à des « expériences d'agonie primitives » (Winnicott, 1975), c'est-à-dire « de perte de résidence dans le corps propre, de privation du sentiment de réalité et de carence de la capacité pour établir des relations avec les objets » (Rojas-Urrego, 2015). L'effraction psychique est tellement grande qu'il est impossible pour Andréa de survivre à l'absence de réponse de sa référente – cet imago maternel –. De cette façon, nous dit Roussillon (1999), un clivage du Moi s'impose afin de se retirer de l'expérience subjective épouvantable.

4 – « Si je ne m'affilie pas, alors je m'exclus » : l'autoexclusion comme préservation du lien

Lorsqu'elle évoque son addiction à l'alcool, Andréa rappelle qu'elle ne veut pas « finir comme [son] grand-père qui est mort tout seul sur un banc », décédé de son alcoolisme, me précise-t-elle. Ainsi, elle doit s'en soigner afin d'éviter ce qui lui semble apparaître comme un possible. Ce grand-père maternel, tout comme cette mère, ont été ou sont sous l'emprise de ce produit, tout comme Andréa. Sur ces deux années, Andréa a réalisé un sevrage, deux cures et une postcure. Prises et déprises de l'objet d'addiction qui ne lui permettent pas de s'émanciper vers l'emploi, et ainsi se soumettre à la devise (De Neuter, 2014) du père « rigide » : « il a toujours dit qu'il fallait gagner honnêtement son argent ».

À la moindre abstinence ou importante réduction de consommation d'alcool lui donnant l'illusion d'un contrôle, Andréa s'impatiente et s'astreint à devoir trouver un emploi, toujours soumise à cette devise paternelle. Conscient du défi à relever et du risque d'échec, je me permets de la questionner : « Pourquoi mettre la barre si haute ? » C'est avec l'évidence de son côté qu'elle me renvoie : « Bah il faut bien, sinon ça sert à quoi ? » Je me sens subitement ridicule par l'évidence dont Andréa me témoigne. Ce sentiment ne m'est d'ailleurs pas inconnu dans nos rencontres : certaines de mes questions me sont souvent renvoyées avec ce que j'interprète comme une forme de dédain. Andréa me renvoie souvent l'évidence avec arrogance, parfois avec un sourire que j'interprétais encore sous le prisme du ridicule. Ce *ridiculus* définit par le latin comme suit : « qui fait rire ». Cette question du rire semble ainsi prendre une place significative lorsque est abordé l'intime d'Andréa.

Mon vécu contre-transférentiel dans nos rencontres avec Andréa était majoritairement fait de vide et d'impuissance, cette dernière provoquant majoritairement des sentiments d'agacement. Cette vie affective que j'éprouvais était paradoxale tant le vide pouvait me remplir, tant le silence pouvait m'assourdir. Je me sentais en détresse de ne pouvoir user de mon appareil à penser, me sentant finalement dans une détresse que j'associais aux expériences d'agonie primitives (Winnicott, 1975). Je me suis ainsi arrêté sur la notion de « transfert par retournement » : « L'analysant vient faire "vivre" (partager) à l'analyste ce qu'il n'a pas pu "vivre et symboliser" de son expérience

propre, il vient lui faire "sentir" ce qu'il ne peut sentir de lui » (Roussillon, 1999). Ces moments de « rire » étaient alors comme une boussole dans un désert à penser, ils semblaient percuter l'espace clinique, le lien. Ces « rires », j'aurais tendance à les définir comme effractants tant ils semblaient déstabiliser ce qui semblait figé dans la rencontre clinique. C'est ainsi que, lors d'une prochaine consultation, Andréa m'évoque à nouveau cette injonction à travailler, qu'elle n'a pas le choix.

Néanmoins, il nous semble important de pouvoir nommer un second enjeu dans les conduites addictives et rechutes d'Andréa.

Dans ce cadre, le recours à la consommation compulsive d'un objet (alcool, cocaïne, cannabis, héroïne, masturbation, etc.) à potentiel addictif vient renforcer cette économie du lien, ici en passant par sa qualité anesthésique (Rivoirard, 2016). Cet effet, nous dit Ehrenberg (1995), crée une « alliance contradictoire entre l'émancipation du dehors et l'assujettissement du dedans ». À ce titre, la rechute d'Andréa assortie d'idées suicidaires a nécessité une hospitalisation en psychiatrie. Ce mouvement intervient alors qu'elle doit quitter la structure collective pour être accueillie dans un studio en ville, puisqu'elle avait trouvé un emploi trois jours auparavant. Je la reçois le lendemain de son emménagement, dans la continuité de nos rencontres rythmées hebdomadairement. Andréa s'installe, éclate en sanglots, avant de quitter précipitamment le bureau : « je peux pas ». L'accès à l'appartement est finalement retardé, et le retour sur la structure collective est acté.

Nous nous permettons ici de faire référence à Assoun (2005) évoquant le danger pour le sujet de devoir se confronter à des fragments du passé, porteurs de l'énigme de l'inscription subjective. L'hypothèse à laquelle nous pourrions nous oser serait donc la suivante : quitter sa demeure pour tendre vers l'habiter – selon le sens explicité dans l'introduction de notre propos – est, pour Andréa, la reproduction du « geste d'émancipation initiale, le départ de chez les parents » (Eiguer, 2001).

En nous appuyant sur l'argumentaire de Roussillon (2008) proposant l'évitement comme faisant partie des « stratégies de survie » dans le tableau de la précarité, nous nous permettons de faire le lien avec ces répétitions d'échec dans la réinsertion sociale. Vandecasteele et Lefebvre (2006) supposent « l'impossibilité pour le sujet de faire le deuil de cette identité faux-self », tant elle fut coûteuse à créer et à maintenir pour éviter l'état traumatique originel. Somme toute, ces « désinscrits », ces « demandeurs d'asile symbolique » nous laissent entendre qu'il n'est pas nécessairement logique « d'émerger de ses problématiques, aussi somatiquement ou socialement délétères soient-elles » (Daviet, 2009).

L'impossible inscription de cette paradoxalité, entre la demande sociale (« le besoin ») et l'évitement de la question identitaire (« la pulsion ») (Anzieu, 1975), semble faire entrevoir une antiambivalence et une anticonflictualité (Moussy et Campos, 2021) où pourrait s'observer la jouissance – mélancolique –. Ici, nous entendons le terme mélancolique dans son acception processuelle et non diagnostique.

5 – L'errance comme négatif de la perte : une fixation dans la jouissance mélancolique ?

Au cours de nos rencontres, il semblerait qu'Andréa ne me rencontre finalement pas pour faire émerger les éléments refoulés, mais davantage pour dire « les mots bannis et les signifiants de la filiation qui ont été attaqués par les violences de l'histoire » (Douville, 2001).

Cette fois-ci au travers de relations amicales, voire conjugales, Andréa m'explique qu'elle est « là tout de suite pour eux, et quand moi j'ai besoin ils ne sont jamais là ». Investir l'autre devient peine perdue car elle se dira « toujours déçue », ainsi, m'expliquant s'isoler dans son appartement et ne plus sortir : « comme ça si je fais une connerie ça ne peut être que moi ». Également, elle s'exclamera en avoir « ras le bol que rien avance », et que cela fait « deux ans que je suis là avec des rendez-vous toutes les semaines et ça ne va pas mieux ! ». Néanmoins, Andréa est rigoureuse sur le fait que ces rendez-vous doivent perdurer. Ce besoin est palpable lorsque l'image de mon absence survient : départ en congés, rendez-vous en urgence impossible, rendez-vous qui doit être décalé. Andréa manifeste aussi bien de la tristesse que de la colère, parfois qu'elle exprimera par de la taquinerie : « Encore ! Vous êtes toujours en vacances ! » ; ou en début de consultation : « Ça fait longtemps qu'on ne s'est pas vu ». En opposé, lors de nos rencontres, Andréa ne semble pas investir le lien, mais uniquement ma présence sous le prisme du perceptif : « on peut se voir ? », « ça fait longtemps qu'on ne s'est pas vu », « j'ai besoin de vous voir » – à l'image de ce

qu'elle dépose oralement –, me cramponnant plus qu'elle n'investit le lien (Green, 1993), sans pouvoir se saisir de la vision de l'objet que je représente, donc sans pouvoir sexualiser, au sens freudien du terme, ma présence. « Il ne reste plus que la solidification d'une "relation de non-relation" vouée à rester toujours la même, le désir s'étant perdu dans les sables et étant devenu indiscernable » (Green, 1993), ce que l'auteur nomme comme le « négatif de la réaction thérapeutique négative ». Pour rebondir sur son attaque, en effet, ça ne va pas mieux et nous pouvons nous poser la question si un mieux est possible à envisager, car « "qui gagne perd" : ce sont les règles du jeu qui vont être renversées et qui rendent le sujet invulnérable au traitement psychanalytique » (Baldassarro, 2017). Andréa désire me voir, c'est indéniable. Mais lorsqu'elle me voit, et que je la vois, un impossible semble survenir. Andréa se maintient ainsi sur une « limite, dans une zone de frontière aux confins incertains sans organisation, sans délire et sans un désinvestissement définitif des liens » (Baldassarro, 2008).

La question que nous pose Douville (1998) dans ces situations est la suivante : « le psychisme sert-il encore à quoi que ce soit lorsque la relation à autrui ne sert plus à rien ? ». Et, en tant que clinicien : « Comment s'extraire d'une représentation (suffocante) d'une vie déjà condamnée, et la considérer comme une vie malgré tout ? » (Bruyère et Gaillard, 2018).

Andréa tourmente l'équipe pluridisciplinaire, ne sachant, parfois, plus comment l'accompagner. Andréa rechute dans des alcoolisations massives, consomme de nouveau de la cocaïne, consommation

qui avait disparu depuis plusieurs années. Elle cumule des dettes de participation à l'hébergement. Ses idées suicidaires connaissent une recrudescence franche. Andréa se retrouve de nouveau dans la rue, à faire la manche. Je n'échappe bien évidemment pas non plus à cette tourmente, allant parfois jusqu'à me questionner sur ma capacité à « être là ». Comme si, à un moment donné, je devenais cette mère incapable de tenir – ce *holding winnicottien* – Andréa et de lui donner ce « sentiment d'être vivante ». Alors, à ce moment, l'une de ses plaintes à propos de ses relations m'est revenue en écho : « j'aimerais aussi qu'on s'occupe de moi », mon sentiment de culpabilité me faisait réentendre sa parole comme une incapacité de l'autre à nourrir, remplir, donner vie à son psychisme. J'y interprétais ainsi, sous le prisme du masochisme moral (Chabert, 2003), cette incapacité chez Andréa à suffisamment nourrir cette mère – cette mère morte de Green (1980) – pour recevoir en retour cet amour maternel, vecteur de sens.

C'est finalement lors de sa dernière hospitalisation, à l'approche des fêtes de fin d'année qui faisaient écho à la date d'anniversaire de sa fille décédée ainsi que la date du décès de son père, qu'Andréa avouera refuser de faire le deuil de ses proches décédés – sa femme, sa fille cadette et son père – par crainte de les oublier. Nous pourrions supposer qu'il ne lui est pas possible d'abandonner l'amour que ces objets lui portaient, ainsi de perdre sa capacité à être source de plaisir pour autrui, par le simple fait d'exister, d'être là. Tandis que cette mère « il n'en est pas du tout question, elle, je la déteste ». Cette mère qui ne l'a pas

recueillie lorsqu'elle était à la rue, alors que « mon père s'il était vivant, ne m'aurait jamais laissé à la rue. Je n'en serais pas là aujourd'hui ». Andréa déteste cette mère « qui n'a su » ou « qui n'a pu » être cette mère suffisamment bonne de D. W. Winnicott (1953). En regard de cette mère qui, aux yeux d'Andréa, n'a semble-t-il pas pu advenir, elle-même n'a pu avoir l'espace d'advenir en tant que fils, décédé avant sa naissance et, nous pourrions faire l'hypothèse, une seconde fois lorsque Andréa atteignait l'âge de 4 ans. Cette mère aurait désiré une fille, mais Andréa est arrivée en petit garçon. Andréa donna à sa fille aînée le prénom que sa mère lui aurait donné si elle n'avait pas été un garçon, me disant comme si elle parlait à sa mère : « voilà, tu l'as ta fille ». Puis Andréa se questionne sur son identité de genre, et dix ans après elle entame sa transition féminisante. Pour autant, cette mère n'est toujours pas là. Freud (1925) écrit que la haine fait écho à la pulsion d'emprise, dans un but de mise à l'écart pour « conjurer le retour d'événements redoutés » (Freud, 1908) tout en préservant la destruction et la séparation d'avec l'objet en question. Cette fixation dans la haine de sa mère semble faire rempart à l'actualisation d'une dépendance, d'une attente d'*un quelque chose* de la part de celle-ci. Luttant ainsi contre ce désaveu, qui « ne veut ni rejeter ni retenir ; [le désaveu] il se refuse à la représentation et cherche une perception de remplacement : c'est le fétiche [...] qui n'est ni refoulement ni représentation » (Green, 1990). Au regard de l'hypothèse de Green (1990) qui est la suivante : le sujet « a donc une culpabilité à haïr l'objet, mais il y en a une aussi, et sans doute une plus grande, à ne pas le haïr pour en aimer un autre, ce qui

incite le patient à perpétuer ce lien intérieur avec lui : mieux vaut avoir un mauvais objet intérieur que risquer de le perdre à jamais ». Ainsi, je pourrais regretter de ne pas avoir été/su être suffisamment haï par Andréa, pour permettre par l'intermédiaire de la rencontre transféro-contre-transférentielle de donner asile à cette haine. Andréa s'est finalement retrouvée dans un autotourment, une errance riche en jouissance, me laissant impuissant, tel un simple observateur d'un ouragan dévastateur. Ces éléments résonnent directement avec les travaux de Dejours (2017) sur la compulsion non sexuelle de mort, traces de l'expression de « l'inconscient amential » (Dejours, 2008), nous laissant finalement, Andréa et moi, dans une crise identitaire pour l'une, et professionnelle pour l'autre.

6 – Conclusion

Il semblerait que les pertes subies en cascades par Andréa – qu'il s'agisse du décès de sa femme et de sa fille puis la perte de la garde de son deuxième enfant, ou encore le décès de son père – aient précipité la chute dépressive d'Andréa, cette dernière trouvant alors un relatif et illusoire abaissement des tensions dans la perpétuation des conduites addictives. Si, comme nous l'avons rappelé précédemment, l'économie psychique de l'addiction compose évidemment avec les rouages de la compulsion de répétition (Freud, 1920), il convient ici de considérer les processus à l'œuvre au-delà même de la consommation du produit. La recherche d'abaissement des tensions semble tenir une fonction nodale dans l'économie psychique d'Andréa, tout en

côtoyant directement le maintien d'une forme d'entre-deux. Andréa ne se pose plus nulle part, si ce n'est de façon hebdomadaire dans les séances qui lui sont proposées. Par la voie du transfert, elle semble projeter sur la figure que je représente des idéaux, idéaux qui côtoient leur revers dans le transfert : tantôt elle me raconte ses chutes, tantôt je me sens trébuché, risible dans les questions que je peux lui poser. Ces éléments transférentiels résonnent

directement avec ce que je sens de ses difficultés à accueillir ces éprouvés de perte, dont l'impact traumatique semble saturer son économie psychique de telle façon qu'ils ne peuvent être que contournés. L'errance d'Andréa pourrait se lire alors comme un rempart processuel à l'éprouvé de perte. Tout semble se passer comme si l'errance luttait plus ou moins efficacement contre l'introjection de l'objet perdu et ses revers mélancoliques.

Bibliographie

- Anzieu D. : *L'Auto-analyse de Freud et la Découverte de la psychanalyse*. Paris : Presses universitaires de France ; 1975.
- Assoun P. « Précarité du sujet, objet de la demande. Préjudice et précarité à l'épreuve de la psychanalyse », *Cliniques méditerranéennes*. 2005 ; 72 (2) : 7-16. <https://doi.org/10.3917/cm.072.0007>
- Aulagnier P. : *La Violence de l'interprétation : Du pictogramme à l'énoncé*. Paris : Presses Universitaires de France ; 1975.
- Baldassarro A. : « Zone di frontiera : i confini negli stati-limite », in La Scala M. et Costantini M. V. (dir.), *Il lavoro psicoanalitico sul limite*. FrancoAngeli ; 2008, p. xx-xx.
- Baldassarro A. « André Green et le négatif à l'œuvre » (L. Cecotti-Stievenard, Trad.), *Revue française de psychosomatique*. 2017 ; 52 (2) : 135-150. <https://doi.org/10.3917/rfps.052.0135>
- Bettelheim B. « Individual behavior and mass behavior in extreme situations », *Psychosomatic Medicine*. 1943 ; 5 (1) : 43-53.
- Bion W. R. : *Learning from Experience*. Tavistock Publications ; 1962.
- Bion W. R. : *L'Apprentissage de l'expérience* (J.-B. Pontalis, Trad.). Paris : Presses universitaires de France ; 1979.
- Bley L. « Habiter, entre normes et folie », *Cliniques méditerranéennes*. 2018 ; 98 (2) : 241-253. <https://doi.org/10.3917/cm.098.0241>
- Bruyère T. et Gaillard G. « Ensauvagement des corps, sujets en errance et brutalité du monde », *Connexions*. 2018 ; 110 (2) : 141-154. <https://doi.org/10.3917/cnx.110.0141>
- Chabert C. : *Féminin mélancolique*. Paris : Presses universitaires de France ; 2003.
- Colin V., Pichon A., Bonneval L., et al. *Aspects psychosociologiques et éthiques de l'accompagnement au logement de personnes ayant un long parcours d'errance. De la nécessité d'habiter la relation d'accompagnement* (Rapport de recherche). ONSMP-ORSPERE ; 2012.
- Daviet O. « Clinique de la précarité, précarité de la clinique », *Le Journal des psychologues*. 2009 ; 269 (6) : 56-60.
- De Neuter P. « La transmission transgénérationnelle », *Cahiers de psychologie clinique*. 2014 ; 43 (2) : 43-58. <https://doi.org/10.3917/cpc.043.0043>
- Declerck P. : *Les Naufragés : avec les clochards de Paris*. Plon ; 2001.
- Dejours C. « Psychosomatique et troisième topique », *Le Carnet Psy*. 2008 ; 126 (4) : 38-40.
- Dejours C. « Troisième topique et analyse de la destructivité », *Le Carnet Psy*. 2017 ; 206 (1) : 42-48.
- Douville O. « Pour introduire l'idée d'une mélancolisation du lien social », *Cliniques méditerranéennes*. 2001 ; 63 (1) : 239-262. <https://doi.org/10.3917/cm.063.0239>
- Ehrenberg A. : *L'Individu incertain*. Calmann-Lévy ; 1995.
- Eiguer A. « Psychanalyse du déménagement », *L'Autre*. 2001 ; 2 (3) : 509-519. <https://doi.org/10.3917/laautre.006.0509>

- Farsaliotis S. et Stylianidis S. « Exclusion sociale et identité précaire : l'histoire de Paul. Une approche psychanalytique de l'errance », *Cahiers de psychologie clinique*. 2019 ; 52 (1) : 133-147. <https://doi.org/10.3917/cpc.052.0133>
- Firdion J.-M. « Influence des événements de jeunesse et héritage social au sein de la population des utilisateurs des services d'aide aux sans-domicile », *Économie et Statistique*. 2006 ; 391-392 : 85-114.
- Freud S. : *Trois essais sur la théorie sexuelle*. Paris : Payot ; 1905.
- Freud S. « Caractère et érotisme anal », *Jahrbuch für psychoanalytische und psychopathologische Forschungen*. 1908 ; 1 : 1-15.
- Freud S. : *Au-delà du principe de plaisir* (J. Altounian, P. Cotet, A. Bourguignon *et al.*, Trad.). Paris : Presses universitaires de France ; 1920.
- Freud S. : « Quelques conséquences psychiques de la différence anatomique entre les sexes », *in Essais de psychanalyse*. Paris : Payot ; 1925, p. 185-197.
- Freud S. : *Esquisse d'une psychanalyse* (S. Jankélévitch, Trad.). Paris : Gallimard ; 1940.
- Green A. « Le travail du négatif », *Revue française de psychanalyse*. 1975 ; 39 (1) : 60-101.
- Green A. : « La mère morte », *in Narcissisme de vie, narcissisme de mort*. Les Éditions de Minuit ; 1983, p. 222-253.
- Green A. : *Le Complexe de castration*. Paris : Presses universitaires de France ; 1990.
- Green A. : *Le Travail du négatif*. Les Éditions de Minuit ; 1993.
- Guyotat J. : *Mort, naissance et filiation : études de psychopathologie sur le lien de filiation*. Paris : Masson ; 1980.
- Jan O. : *Ce qu'errer veut dire : étude psychopathologique et anthropologique de l'errance psychique à partir des cliniques de la grande précarité* (Thèse de doctorat, Université de Paris). 2016. <https://theses.fr/sl90729>
- Klein M. : « Les principes psychologiques de l'analyse précoce », *in Essais de psychanalyse (1921-1945)* (S. Corpete et J.-B. Pontalis, Trad.). Paris : Payot ; 1968. p. 137-155.
- Maisondieu J. : *La Fabrique des exclus*. Bayard éditions ; 1997.
- Marchand J.-B. « Le corps du (trans)genre : entre abstraction et réalisation », *L'Évolution Psychiatrique*. 2024 ; 89 (3) : 423-434. <https://doi.org/10.1016/j.evopsy.2023.01.007>
- Mellier D. « Précarité psychique et dispositifs d'intervention clinique », *Pratiques psychologiques*. 2006 ; 12 (2) : 145-155.
- Moussy C. et Camps F. « Les demandes paradoxales dans la clinique de l'errance et de la grande précarité », *Cliniques méditerranéennes*. 2021 ; 103 (1) : 257-269. <https://doi.org/10.3917/cm.103.0257>
- Quesemond-Zucca S. : *Je vous salue ma rue, clinique de la désocialisation*. Paris : Stock ; 2007.
- Rivoirard A. « Le toxicomane : une figure de l'errant ? », *Le Sociographe*. 2016 ; 53 (1) : I-XIII. <https://doi.org/10.3917/graph.053.0028>
- Rojas-Urrego A. « Agonies primitives et clivages », *Le Carnet Psy*. 2015 ; 189 (4) : 25-31. <https://doi.org/10.3917/lcp.189.0025>
- Roussillon R. : *Le Plaisir et la répétition : clinique des expériences du sujet*. Paris : Presses universitaires de France ; 1997.

Roussillon R. : *Agonie, clivage et symbolisation*. Paris : Presses universitaires de France ; 1999.

Roussillon R. : « La loi du plus faible : les stratégies de survie », in Furtos J. (dir.), *Les Cliniques de la précarité : contexte social, psychopathologie et dispositifs*. Paris : Masson ; 2008, p. 314-338.

Searles H. : *Le Contre-transfert*. Paris : Gallimard ; 1979.

Senépart I. « Nomades ou sédentaires mobiles ? Ancrage archéologique et historique de l'habitat temporaire », *Techniques et Culture*. 2011 ; 56 (1) : 30-47. <https://doi.org/10.4000/tc.5282>

Turner V. : *Le Phénomène rituel : structure et contre-structure* (J.-M. Urbain, Trad.). Paris : Presses universitaires de France ; 1990.

Vandecasteele I. et Lefebvre A. « De la fragilisation à la rupture du lien social : approche clinique des impacts psychiques de la précarité et du processus d'exclusion sociale », *Cahiers de psychologie clinique*. 2006 ; 26 (1) : 137-162. <https://doi.org/10.3917/cpc.026.0137>

Winnicott D. W. « Transitional Objects and Transitional Phenomena: a Study of the First Not-Me Possession », *International Journal of Psychoanalysis*. 1953 ; 34 : 89-97.

Winnicott D. W. « The Theory of the Parent-Infant Relationship », *International Journal of Psychoanalysis*. 1960 ; 41.

Winnicott D. W. : « La relation parent-nourrisson », in *De la pédiatrie à la psychanalyse* (M. M. Sibert, Trad.). Paris : Payot ; 1969. p. 43-60.

Winnicott D. W. : *L'Enfant et sa famille : les premières relations*. Paris : Payot ; 1975.

Winnicott D. W. : « Objets transitionnels et phénomènes transitionnels », in *Jeu et réalité* (M. A. Tibon-Cornillot, Trad.). Paris : Gallimard ; 1975. p. 13-40.

Winnicott, D. W. : « La préoccupation maternelle primaire », in *De la pédiatrie à la psychanalyse*. 1989, p. 285-291.